



## Crime, Histoire & Sociétés / Crime, History & Societies

Vol. 8, n°2 | 2004  
Varia

---

### Neil Davie, *Les visages de la criminalité : à la recherche d'une théorie scientifique du criminel type en Angleterre (1860-1914)*

Paris, Éditions Kimé, coll. « Sociétés », 2004, 250 p., ISBN 2-84174-323-3

Emmanuel Taïeb

---



#### Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/chs/485>

DOI : 10.4000/chs.485

ISSN : 1663-4837

#### Éditeur

Librairie Droz

#### Édition imprimée

Date de publication : 1 novembre 2004

Pagination : 176-178

ISBN : 2-600-00803-5

ISSN : 1422-0857

#### Référence électronique

Emmanuel Taïeb, « Neil Davie, *Les visages de la criminalité : à la recherche d'une théorie scientifique du criminel type en Angleterre (1860-1914)* », *Crime, Histoire & Sociétés / Crime, History & Societies* [En ligne], Vol. 8, n°2 | 2004, mis en ligne le 20 février 2009, consulté le 23 mars 2022. URL : <http://journals.openedition.org/chs/485> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/chs.485>

---

Ce document a été généré automatiquement le 23 mars 2022.

© Droz

---

# Neil Davie, *Les visages de la criminalité : à la recherche d'une théorie scientifique du criminel type en Angleterre (1860-1914)*

Paris, Éditions Kimé, coll. « Sociétés », 2004, 250 p., ISBN 2-84174-323-3

Emmanuel Taïeb

---

## RÉFÉRENCE

Neil Davie, *Les visages de la criminalité : à la recherche d'une théorie scientifique du criminel type en Angleterre (1860-1914)*, Paris, Éditions Kimé, coll. « Sociétés », 2004, 250 p., ISBN 2-84174-323-3

- 1 Coïncée entre les développements féconds et durables de la psychanalyse et de la sociologie, l'anthropologie criminelle ne réussit pas à s'imposer historiquement ni à survivre intacte à ses promoteurs. Aujourd'hui encore elle incarne les errements d'un positivisme balbutiant qui a cru pouvoir faire de la science en se contentant d'accumuler des données physiques et matérielles. La criminologie est en outre suspecte d'avoir quitté les sphères de la théorie pour devenir une science auxiliaire de la police. Elle est enfin accusée d'avoir servi à cautionner la répression sociale pénale, et la réaction<sup>1</sup>, notamment quand certains de ses représentants ne voulurent voir en les terroristes anarchistes que des criminels-type semblables à leurs homologues relevant du droit commun, neutralisant par là la dimension politique de leurs actes. Les jugements sévères du présent ne doivent cependant pas occulter le fait que la criminologie a irradié le contemporain, de la dactyloscopie au fichier ADN, encore discuté, ni occulter non plus la conscience aiguë des criminologues de l'époque de produire sérieusement un savoir pratique. Neil Davie rappelle que l'anthropologie criminelle n'a « jamais été conçue en terme de recherche purement théorique. Elle

devait, au contraire, faire sortir la machine judiciaire de l'âge des ténèbres, en lui apportant une objectivité scientifique fondée sur l'observation. L'anthropologue criminel se considérait comme une force de progrès social et, en aucun cas, comme un réactionnaire » (p. 105).

- 2 Il faut dès lors quitter les perceptions actuelles pour rendre à la criminologie ce que sa démarche avait de scientifique. Les travaux récents ayant bien rendu compte des écoles françaises et italiennes et de leurs affrontements, N. Davie choisit de s'intéresser exclusivement à la méconnue école anglaise, dont les conceptions empruntent plus qu'on ne le croit aux approches continentales. Leur accord se fait sur une triple base : le criminel peut être observé et mesuré comme n'importe quel objet des sciences naturelles ou sociales; ses pulsions le rendent différent des autres membres du corps social; parce qu'il est l'esclave de ses pulsions, il faut le soigner plutôt que le punir. De fait, en Angleterre, ce sont surtout des médecins qui s'occupent de criminologie et qui gardent le monopole de son enseignement jusqu'en 1935. Ceci a une conséquence, que le titre du livre sous-entend, qui est l'absence d'une quelconque école anglaise de criminologie. À l'inverse de ce qui se produit en France et en Italie où très vite la recherche se regroupe autour d'une individualité ou d'une revue, l'Angleterre voit se développer des séries de théories différentes mais aucune « œuvre » véritable qui irriguerait une pensée commune, comme figure d'appel ou comme repoussoir. L'ouvrage est à l'image de cet éclatement théorique, brassant ces criminologies et leurs sources, du darwinisme à l'eugénisme, en passant par le criminel-né de Lombroso, pourtant déjà bien balisé.
- 3 Si Neil Davie commence son étude à 1860, il précise que cette période est éclairée par celle qui lui est immédiatement antérieure. Ainsi, l'engouement pour l'identification d'un type criminel n'est pas détachable d'un double substrat. D'une part, la perception des classes inférieures comme classes dangereuses, après la croissance urbaine massive de l'Angleterre victorienne. D'autre part, la faiblesse du lien social qui fait que, loin d'être en lutte, ces classes s'ignorent absolument. Dès lors, un journaliste comme Henry Mayhew, calquant ses récits sur ceux des premiers anthropologues, décide d'entamer des « voyages » au pays de la misère pour la faire connaître. Il en ramène essentiellement l'idée que chaque race contient en son sein une race parasite, moins éduquée qu'elle, et soumise à ses instincts élémentaires, qui serait la matrice de la criminalité. « L'idée qu'il existait une 'classe', une 'race' ou une 'tribu' de délinquants qui se serait, pour ainsi dire, exclue de la société civilisée en rejetant les valeurs victorienne (...) permettait de rendre compréhensible la montée de la criminalité qui demeurait sans cela inexplicable » (p. 21).
- 4 Quand ce principe d'explication, qui a longtemps été doublé d'une « physiognomonie sociale » intuitive (p. 42), croise le darwinisme naissant, les esprits scientifiques sont prêts pour l'identification du criminel-type. Dans le chapitre le plus stimulant du livre, intitulé « Le bouilleur de cru darwinien », N. Davie rapporte l'expérience étonnante de Francis Galton, cousin de Darwin, qui tenta de dégager les traits les plus fréquents et les plus visibles du criminel-type en fabriquant une photographie composite de plusieurs détenus. Par ce procédé, Galton entend clairement représenter ce qui jusqu'ici ne pouvait l'être : un type. C'est une tentative pour matérialiser un homme criminel « moyen ». Toutes les identités se ramassent en une, le type. Le procédé entend également voir ce que l'œil humain ne saurait embrasser : la multitude. Mais la photographie composite de Galton fut un échec complet. Elle a écrasé les visages et elle

a écrasé les différences. Et « l'humanité commune a prévalu », ainsi que s'en défendra Galton (p. 81). Néanmoins la photographie individuelle d'identification se généralisera dans les années 1870.

- 5 Quant à l'accueil réservé aux théories du criminel-né de Lombroso, il n'est tiède qu'en apparence, car, à l'image de ce qui a pu se passer en France avec Lacassagne, les criminologues anglais ne s'écartent jamais complètement des « explications innéistes de la criminalité » (p. 111). En effet, « on trouve un panachage similaire de causalités sociologiques et héréditaires » (p. 162), écrit N. Davie. Mais la question du stigmaté, qui hantait tant les continentaux, est généralement disqualifiée. Car, et Galton le rappelle, la catégorie criminelle n'est que juridique. Elle concerne des gens jugés et condamnés sous ce terme, et ne saurait être la « description scientifique d'une catégorie d'individus partageant certaines caractéristiques *anormales* » (p. 191). De Lombroso on ne retient donc pas le stigmaté, mais l'hérédité criminelle et surtout ceux qui la portent et dont il faudrait réguler l'évolution. Quand Galton invente le mot eugénisme en 1883 (p. 199), il pense que la sélection naturelle posée par Darwin est en suspens et qu'il faut intervenir pour protéger l'avenir de l'espèce. Mais selon N. Davie, il prône surtout un eugénisme « positif », tout entier tourné vers l'accroissement du potentiel de la « meilleure souche » (p. 208), opposé au modèle qui se fait jour aux États-Unis posant la stérilisation obligatoire des inaptes et des criminels, et que les Anglais refusent par hostilité à toute forme de contraception...
- 6 L'ouvrage de Neil Davie est érudit et extrêmement bien documenté, même si on notera l'hétérogénéité de ses parties, parfois reliées entre elles aux forceps. Il souffre cependant de ne pas explorer certaines pistes heuristiquement riches. D'abord, la question de l'impact réel de ces théories. Bien souvent, N. Davie calque la chronologie de son livre sur la chronologie des parutions, comme si aussitôt publiées les idées de l'anthropologie criminelle circulaient massivement dans la société. Or, diverses sources montrent que soit seule une vulgate circule, soit même ces théories sont balayées à l'entrée des cours d'assises<sup>2</sup>. Ensuite, comment la question criminelle est à l'origine une question sociale, une conséquence de l'affaiblissement du lien social, dans une société pourtant apaisée, où les groupes se méconnaissent, et où l'identification du corps du criminel fonctionne comme un dispositif de réassurance pour tous ceux qui ne s'y reconnaissent pas. Enfin, comment l'assignation d'une identité, administrative au mieux, corporelle au pire, aboutit à l'animalisation ou à la racialisation de pans de la société. La distinction des corps virant au déterminisme corporel dont on ne sort pas, sinon par l'anéantissement<sup>3</sup>. Mais, par la profusion de ses sources et de ses informations, le livre de N. Davie contribue à renouveler l'étude de l'anthropologie criminelle, en sortant de l'opposition relative, et désormais stérile, entre l'école italienne et son homologue française, ainsi qu'à examiner un état antérieur des connaissances non dans une optique dévalorisante, mais dans une approche compréhensive.

---

## NOTES

1. Aurore Llorca révèle par exemple un Lombroso ségrégationniste et convaincu de l'intelligence inférieure des Noirs, cf. A. Llorca, « Quand le crime prend corps : l'anthropologie criminelle de Cesare Lombroso », *ProChoix*, 25, Été 2003.
  2. Anatole Bérard des Glajeux, *Souvenirs d'un président d'Assises. Les passions criminelles. Leurs causes et leurs remèdes*, Paris, Librairie Plon, 1893, pp. 11-12. Dominique Kalifa signale que la presse reprend les idées de Lombroso alors même qu'elles ont été disqualifiées scientifiquement, cf. D. Kalifa, *L'Encre et le sang. Récits de crimes et société à la Belle Époque*, Paris, Fayard, 1995, p. 143.
  3. Michel Foucault, « *Il faut défendre la société* », Cours au Collège de France (1975-1976), Paris, Gallimard-Seuil, coll. « Hautes études », 1997, p. 230.
- 

## AUTEURS

**EMMANUEL TAÏEB**

Centre de Recherches Politiques de la Sorbonne – Paris 1 (France), [etaieb@club-internet.fr](mailto:etaieb@club-internet.fr)